

La femme phénix

Alpha Touré

La femme phénix

Roman

LEN

126, rue du Landy 93400 St Ouen

Avant-propos

*À la Venus qui m'a permis d'être de ce
Monde, **Konaté Massara** ;
À l'aînée de mes aînées, Touré Awa,
Femmes auxquelles la vie a très tôt dévoilé
Ses griffes sur-affûtées,
À toutes les femmes
Qui vivent dans les hauts-fourneaux de la vie.
Au Professeur Ibo Lydie, mon Maître,
À Coulibaly Maïmouna, ma Ramakam.
Merci à vous
Chères mères, chères sœurs, chères épouses.*

Le Très-Haut vous bénisse !

Chers lecteurs, chères lectrices je tiens à vous dire que les lignes qui vont suivre ne surgissent pas du néant. Elles sont inspirées de faits réels. Elles sont la résultante du choc reçu par l'âme mienne face à certaines injustices sociales. Parlant d'injustices, il faut dire que la gent féminine en fait plus l'objet, précisément les veuves. En effet, les veuves partout dans le monde, singulièrement en Afrique sont traitées telles des femmes maudites, des sorcières, des dangers pour la société. Elles sont injustement dépourvues de leurs possessions.

C'est pourquoi je tiens à en parler, à ma façon par le biais de l'Art, pour, autant que faire ce peut, éviter de choquer les âmes sensibles. J'en parle à travers l'histoire pathétique et dramatique d'une jeune femme. Après lecture, je ne demande ni colère ni pitié, mais je veux que des actes concrets soient posés afin de juguler le calvaire des veuves du monde, notamment celles se trouvant en Afrique noire. À côté de ce thème central, se trouvent des micros-thèmes. Moi, je veux personnellement que du baume puisse être apporté au cœur des veuves après lecture.

Ainsi constaterez-vous que l'urgence de la situation déteint sur le niveau de langue qui se veut très simple et sur le plan narratif, vous remarquerez que c'est un récit sans atermoiements, qui coule telle une eau de fleuve. Bonne lecture, bon appétit et bonne méditation à vous chers amis.

L'auteur

« Quand on a pas de l'imagination, mourir c'est peu de chose, quand on en a, mourir c'est trop. »
Voyage au bout de la nuit, Louis-Ferdinand Céline

Ô ! Déesse des Ténèbres
Ô ! Ténor du Malheur
Je t'implore,
Ne nous emporte pas précocement
Ô ! Déesse incorruptible
Ô ! Déesse inéluctable
Je t'en supplie,
Ne nous éloigne pas hâtivement
De nos demeures illuminées
Pour ton royaume souterrain ténébreux.
Je te sais être, Abstraite, d'une équité inégalable
Tu es Intruse pour les non-avertis
Tu es Destin pour les stoïques
Ô ! Déesse du désespoir

Je te sais être, Abstraite, effroyable
L'être téméraire n'ose croiser ton chemin,
L'hyper courageux
Encore moins le meilleur poltron
De la croûte terrestre.
Ô ! Latiguè, déesse du Dimi
Ô ! Mort, déesse de la douleur
Laisse-moi dire adieu avant de me kidnapper
Laisse-nous dire au revoir avant de nous emporter
Dans le Pays des ombres.
Ô ! Déesse Ô ! Déesse Ô ! Déesse ! Laisse nous düü-üü-üü-ire...

Chapitre I

Assise au fond d'une pièce exigüe, à la lumière faible, vêtue d'une robe blanche cousue sommairement avec du tissu blanc, Limaniya déversait des torrents de larmes. Qu'était-il arrivé ? Quelle tragédie venait d'avoir lieu. Limaniya venait de perdre son âme sœur. Elle était en train d'évacuer sa douleur par le truchement de ses larmes en pleurant son défunt mari du fond de la pièce où elle a commencé son veuvage. Limaniya avait mal au-dessus du mal. Elle nourrissait trop de rêves avec son mari Douha Mamirou et ses deux fillettes Koba et Yèrèlon. Elle pensait à la célébration de leur futur mariage légal. La famille Douha et la communauté musulmane venaient de perdre un illustre fils, frère.

Mamirou était diplômé de l'Université de Bouaké et enseignait les « Sciences exactes » dans un lycée de renom de la capitale économique ivoirienne. Il était jeune, avait un teint de café au lait ; il n'était ni noir ni clair, il était élancé doté d'une piété et d'une dévotion sans pareilles. Dieu était au centre de toutes ses préoccupations et actions entreprises. Il était aimant et pardessus tout altruiste ; et quand je dis altruiste, je sais de quoi je parle. Mamirou avait cette fâcheuse habitude de prendre en charge la scolarité de la plupart de ses enseignés quand les parents de ceux-ci s'en trouvaient incapables.

Souvent, il s'endettait car il se faisait faire crédit quelques fois pour aider ces élèves à ne pas interrompre leur scolarité. Certains de ses élèves, s'étant aperçus de ce que leur prof de Mathématiques est un philanthrope, mentaient à ce dernier sur des problèmes familiaux, disaient que leur parents étaient extrêmement impécunieux pour assumer certains de leurs besoins immédiats, patati patata... Mamirou, naïf, envoûté et aveuglé par la gentillesse, n'hésitait point à leur donner souvent des coups de mains. Il se faisait flouer par ces enfants physiquement innocents mais intellectuellement rusés, astucieux. À son lieu de travail, c'était la consternation qui se lisait aussi bien sur le visage de ses collègues que de ses élèves. Ce fut pareil le jour de son inhumation au cimetière de Williams ville. En un mot, le Lycée Technique venait de perdre un grand enseignant ; surtout ses protégés, qui semblaient attristés car leur soutien, leur bienfaiteur s'en est allé.

La vie avait repris au Lycée Technique d'Abidjan quelques semaines après le trépas de ce jeune enseignant trentenaire, mais le Lycée Technique portait toujours le deuil de son regretté scientifique. Ses responsables avaient été saluer la veuve avec une forte délégation ; chose qui mit un peu de baume au cœur de Limaniya et ses filles qui venaient de rompre leurs fiançailles avec le bonheur.

Que c'est éprouvant de se lever chaque matin et de ne plus pouvoir voir la face de l'être aimé, de ne plus pouvoir l'ouïr, le sentir et même goûter et sentir sa présence ! Ah ! qu'il est difficile d'accepter la thèse selon laquelle un être cher trépassé ne peut plus revenir à la vie ! Cette thèse nous pousse souvent à croire aux thaumaturges, en la thaumaturgie pourtant fausse. Ô ! Mort, toi seul peux dompter le plus fougueux des humains, le plus sauvage des fauves, toi seul peux happer la vie des rarissimes anges terrestres dont le Ciel nous a gratifiés. Hélas ! Mamirou, cet ange, a été emporté par toi, son séjour terrestre fut très bref ; laissant derrière lui deux adorables fillettes, Koba et Yèrèlon.

Comme plongée dans un univers parallèle, les hurlements de sa belle-mère Gbagba, femme sexagénaire, lui firent refaire surface. Limaniya et sa belle-mère ne parlaient point le même langage. Gbagba n'a jamais aimé sa belle-fille pourtant aimable, avenante et obséquieuse avec elle. Elle a donc monté tous ses autres enfants contre la pauvre Limaniya, sauf un seul, le frère aîné de Mamirou qui vit au Canada. La vieille Gbagba avait été jusqu'à accuser Limaniya d'avoir mangé la vie de son fils Mamirou. Pour elle, ce n'est pas le Temps qui mange la vie, mais les belles-filles. Elle débitait ces propos à tous les visiteurs de la famille, endeuillée. Chaque fois que quelqu'un venait saluer la veuve, elle en parlait en raccompagnant cette personne à la porte. Limaniya, de sa chambre de veuvage, entendait les propos fielleux et calomnieux de sa belle-mère à l'encontre de sa personne. Elle en était doublement accablée. Elle qui aimait, chérissait, idolâtrait Mamirou son mari, ne comprenait pas pourquoi la mère de ce dernier la détestait, la haïssait, l'exécrait. En fait, la source de l'aversion de Gbagba pour sa belle-fille remonte à quelques années déjà. Gbagba voulait donner une femme de son village à son fils, une jeune fille, disait-elle, digne de son fils, une jeune femme qui connaît les coutumes de leur région et qui serait le ciment de la fraternité de sa famille et celle de la jeune fille en question. À son grand dam, son fils, Mamirou déclina son offre et décida d'épouser Limaniya avec qui il avait déjà une fille. Gbagba ne s'en remit pas. Elle en fit un scandale, son fils la supplia de le comprendre et de lui donner sa bénédiction pour son mariage avec Limaniya. Gbagba fit ce que son fils lui demanda, mais à cœur défendant. Le mariage fut célébré. La vieille dame n'était point heureuse, elle feignait d'être en liesse le jour du mariage, mais juste après l'hyménée, Gbagba ne tarda pas à montrer à sa nouvelle belle-fille qu'elle lui déplaisait. Lors des réunions de famille annuelles au village, Gbagba se montrait désagréable lorsque Limaniya essayait de donner ses points de vue. En cuisine, avec les autres belles-filles de Gbagba, Limaniya était mise à l'écart, traitée comme une étrangère ; les seules fois où Gbagba adressait la parole à Limaniya c'était pour lui assigner les corvées les plus difficiles, telle toute la vaisselle d'une réception familiale. On aurait dit que cette vieille s'était promis d'empoisonner la vie de sa belle-fille. Elle s'arrangeait de telle sorte que son fils ne se doute de rien. Mais lorsqu'il s'en rendait compte il ne pouvait pas directement blâmer sa mère.

La pauvre subissait la colère de sa belle-mère parce que son mari avait refusé une fille de son village pour l'épouser, elle. Est-ce un crime d'épouser un être qu'on aime ? Vouloir aimer d'un amour honnête est-il un fait criminel ? Accepter les assauts et avances cupidonesques de Mamirou était-ce une folie ? Limaniya commettait-elle un péché en se laissant aimer par Mamirou ? Une chose est sûre, il est facile de tomber amoureux, mais il est difficile d'aimer.

Limaniya réussissait à supporter ce choc et ne réagissait jamais à cause de la bonne éducation que sa mère Djoussoussouman lui avait inculquée. Sa mère était une femme cinquantenaire dont la longanimité et la patience avaient contaminé Limaniya. Mémé Djoussou, comme aimait l'appeler ses petites filles, avait subi les mêmes frustrations lors de son veuvage à la mort du père de Limaniya.

Le père de Limaniya était un homme qui réunissait presque toutes les qualités que Mamirou. C'était un homme de foi, gentil, mais dans sa fonction de pédagogue il n'était pas du tout tendre avec ses enfants ; c'était une sorte de démon sain pour sa progéniture. Il était très susceptible et très sévère en correction, il battait ses enfants autant pour des vétilles que pour les grosses fautes. Comme le disait Machiavel le prince doit être craint plutôt que d'être aimé. Chez lui, Tchéfari était religieusement craint, ses enfants ne l'aimaient point, mais il les aimait. L'un de ses défauts est que dans sa jeunesse et dans sa vieillesse, temps de sagesse, il n'a jamais remercié le

Créateur de lui avoir donné plusieurs filles d'affilée. Il n'eut qu'un garçon. En fait, Tchéfari était un phalocrate officieux ; il se disait qu'avoir des filles était un investissement vain car elles se marieraient et partiraient avec leurs hommes et ne lui apporteraient rien. Que de spéculations oiseuses ! Il les inscrivit elles toutes à l'école, mais négligeait leurs cursus scolaires, ne payait pas tous les documents nécessaires pour leurs formations. Ce vieux se disait que des filles ne pouvaient assumer de grandes responsabilités. Mais avant son trépas il regretta d'avoir pensé ainsi et remercia Dieu de lui avoir donné maintes filles.

Limaniya l'aînée et sa cadette directe, lors de sa maladie, l'avaient assisté remarquablement quoiqu'elles n'eussent pas de véritables emplois. Elles ont pu faire suivre leur père dans une grande clinique de la place ; les autres filles préparaient, étaient à ses petits soins si bien que ses voisins grabataires de la clinique l'enviaient ; ce vieux était riche d'avoir des filles qui avaient leurs têtes sur leurs épaules. Il s'en rendit compte juste avant sa dernière heure et réalisa aussi que le seul fils qu'il avait, n'avait pas encore quitté le lycée à plus forte raison commencé à travailler pour lui offrir ce que selon lui ses filles ne pouvaient lui donner. Lorsqu'il quitta cette terre, sa femme, Djoussoussouman, fut torturée mentalement et expulsée de chez lui avec une progéniture nombreuse. Ses parents firent vivre à la mère de Limaniya un enfer terrestre. Celle-ci avait surmonté la douleur de toutes les railleries, les injures de sa belle-mère en son temps. Et c'est ce qu'elle voulait que sa fille fit en toute humilité. Elle demanda à Limaniya dont la foi était gigantesque, de continuer à l'agrandir en pardonnant. À cet instant, elle énonça cet adage : « La main dure dans la main, mais n'y demeure éternellement ». Cela, sans doute, pour prouver à Limaniya que l'hostilité de sa belle-famille envers elle n'est que temporaire. Limaniya terminerait le veuvage et continuerait à vivre, elle et ses fillettes, dans la maison achetée par Mamirou quelques années avant son hymen coutumier avec lui.

Chapitre II

Les jours, les semaines, les mois passaient. Limaniya avait terminé son veuvage qui dura quatre mois dix jours comme prescrits par la religion musulmane. Elle avait pu supporter les coups bas de sa belle-mère et de quelques membres de la fratrie de Mamirou. Elle repensait aux longues journées où elle ne mangeait pas car sa belle-mère ne lui réservait rien des repas servis. Quelque fois la servante se cachait pour lui apporter des plats tardivement dans la nuit. Sa mère, qui venait la voir de temps en temps, ayant su le calvaire de sa fille, dut faire entorse à la coutume et s'installa dans la même pièce qu'elle afin de lui faire à manger régulièrement et rester à ses petits soins. En effet, Limaniya était comme une prisonnière et ne pouvait sortir de la maison où son mari était mort qu'après quatre mois et dix jours de réclusion. Elle devait porter le deuil. C'était la coutume. Que pouvait-on y faire ? C'est formellement interdit à une femme de sortir de la maison de veuvage. Sa vue publique n'augure rien de bon pour elle-même, sa progéniture et surtout pour son mari parti pour le monde opposé à la vie. Une veuve peut faire exception à cette interdiction en s'aventurant incognito, avec la plus grande discrétion au-dehors, en ville pour régler des affaires administratives qui quémangent impérativement sa présence.

Tout en repensant au fait qu'elle a cohabité avec dame Faïm, Limaniya se dit intérieurement : « Ah ! que j'ai de la chance ! Si ma mère et mes sœurs n'avaient pas été là, que serais-je devenue ? Qu'est-ce que ma belle-mère et ses fils m'auraient-ils fait vivre pendant ces longs mois d'isolement ? Mon âme aurait-elle eu suffisamment de forces pour supporter la chaleur de la fournaise que ma belle-mère m'avait préparée ? Ah ! qu'il est bon d'avoir une famille, un repère et un repaire moral pour se réfugier lors des attentats faits à la conscience par des consciences ! Je bénis le ciel de m'avoir gratifiée d'une telle famille. » Tout compte fait, cela venait de finir puisque Gbagba devait logiquement rentrer au village à présent. Limaniya avait le visage radieux, brillant, car elle était heureuse de vivre uniquement avec ses filles dans la maison achetée par Mamirou auparavant. En fait, Limaniya affichait un sourire ivoirien comme lorsque Mamirou l'aperçut pour la première fois.

C'était une jeune femme de stature normale. Elle avait un physique de fée, des formes conventionnelles et une carnation cirée d'ébène. Son teint était d'un noir scintillant, authentiquement africain. Dans la nuit noire, son teint noir était phosphorescent telle une libellule dans l'obscurité. Son teint, son teint, quelle similitude avec celui de la Nolive senghorienne ! Quelle vénusté ! Cette Venus ramenait tout à la plaisanterie, elle était charismatique, sociable et débordante de vie. Elle était une fervente croyante, croyait aux Livres Saints, au Prophète de l'Islam et en Dieu. Elle avait tout simplement le *limaniya*, la foi. Elle était particulièrement heureuse ce jour, car elle venait d'être informée qu'elle a obtenu un boulot au Port de San-Pedro.

C'est que juste avant la mort de son mari, il y a environ six mois, Limaniya avait déposé ses dossiers au Port de San Pedro et au Port Autonome d'Abidjan. Elle venait donc d'être acceptée dans le premier. Elle avait perdu un boulot dans une entreprise privée portuaire à cause de son irrégularité au boulot ; chose qui n'était pas sa faute puisqu'elle devait s'occuper de son mari grabataire en son temps. Le pis est qu'elle n'avait pas de servante en ce moment (les agences de placement en avaient une pénurie) et qu'aucun des parents de Mamirou n'avait de temps à lui

consacrer. C'est le Canadien, frère aîné de Mamirou qui l'appelait de temps en temps elle et son mari. Tout redevenait comme avant.

Deux mois passèrent après le veuvage. Gbagba n'était toujours pas retournée au village. Elle vivait hostilement dans la maison de son défunt fils avec Limaniya, Koba et Yèrèlon. Limaniya s'inquiétait de sa sédentarisation chez elle. Elle ne détestait pas pour autant sa belle-mère, mais c'est le fait que celle-ci leur empoisonnait l'existence, elle et ses enfants qu'elle décriait. Limaniya aimait par-dessus tout ses filles et se souciait énormément de leur réussite. Elle s'était donc fait la promesse de veiller à leur éducation et à leur instruction. Elle ne lésinait pas sur les moyens pour suivre leur scolarité et subvenir à leurs besoins. Limaniya était une adepte de cette citation de l'écrivain sénégalais Cheikh Hamidou Kane : « Les meilleures graines de nos champs les plus chers sont nos enfants ».

Alors elle n'hésitait pas à « investir » dans ses enfants. Elle refusa après mûres réflexions le poste de transitaire qu'elle devait occuper au Port de San-Pedro rien que pour ne pas se séparer de ses fillettes qui étaient inscrites dans une école primaire catholique de renom à Abidjan. Elle avait la possibilité de confier ses enfants à sa mère qui vivait dans une localité située à quarante-cinq kilomètres d'Abidjan et d'aller travailler à San-Pedro avec son diplôme de transitaire. Mais Limaniya refusa de le faire, car elle se souvenait constamment des vœux émis par son mari avant de quitter ce monde : « Limaniya, je pars, je m'évapore peu à peu de ce monde, je sens que l'âme mienne était en train d'abdiquer la bataille contre le mal dans mon corps, elle s'élève vers la voûte céleste pour se reposer. Elle se défait de la sphère terrestre pour les sphères célestes. Tu devras affronter le fauve qu'est la vie, ses griffes, ses obstacles. Je t'en prie, les enfants ont besoin de toi. Te séparer d'elles précocement, causera leur perte et ne me tourmentera dans ma tombe. ». Après ces mots, Limaniya était en larmes et promit à Mamirou d'avoir toujours pendu à ses basques Koba et Yèrèlon où qu'elle aille. Limaniya faisait donc l'effort de respecter les dernières volontés de sa moitié. Et juste avant qu'elle n'émit la dernière syllabe de sa promesse, son mari quitta la scène de la vie sous ses yeux et les yeux innocents de ses deux fillettes vierges de toute expérience.

Chapitre III

Un matin, à l'instant où l'astre ennemi des ténèbres offrait ses premiers rayons chauds au globe, Gbagba fit irruption dans la chambre de Limaniya et lui dévoila chaudement ses intentions d'expulsion. Elle lui intima l'ordre de quitter la maison dans les quarante-huit heures qui suivraient cette sommation, la maison de Mamirou, elle ses fillettes. Gbagba estima que la maison de Mamirou lui revient au détriment de Koba et Yèrèlon la progéniture, le sang, la chair de Mamirou et de Limaniya.

Koba était l'aînée âgée de neuf ans, avait le teint conventionnel d'une fillette peuhl, était élancée comme son père, et Yèrèlon sa cadette âgée de cinq ans avait hérité du pigment noir scintillant de sa mère. Elles étaient toutes deux la prunelle des yeux de leurs géniteurs. Aujourd'hui, ces fillettes sont menacées d'expulsion à cause de la méchanceté de leur grand-mère.

Trop jeunes pour comprendre l'aversion que nourrissait leur mémé paternelle pour elles, Limaniya savait toujours leur tenir des propos doux de sorte à atténuer leur frustration. La menace que constituait Gbagba pour Limaniya et sa lignée devenait réelle. Elle en était très angoissée, elle savait que quitter la maison de son mari maintenant allait bouleverser sa vie et celle de ses enfants. En fait, elle n'avait nulle part où aller à Abidjan. Elle pouvait trouver refuge chez sa mère qui vivait à quarante-cinq kilomètres d'Abidjan, mais ses fillettes devaient terminer leurs années scolaires. Koba était en CMI et Yèrèlon au CP2. De plus, Limaniya tenait à respecter les ultimes volontés de son mari et ne voulait point inscrire ses enfants dans une école quelconque. Elle se faisait du souci pour ce que lui réservait sa belle-mère.

Par une journée ensoleillée, précisément au moment où le soleil se trouvait au zénith en plein milieu de l'azur, au moment où les bruits des moteurs et des klaxons des voitures faisaient des bruits d'enfer, au moment où tous les êtres vivants et humains cherchaient un abri contre la fureur du soleil, Gbagba, comme une bourrasque, débarqua dans la chambre de Limaniya avec deux de ses fils. Elle leur ordonna de faire sortir toutes les affaires de la veuve Limaniya. Elle tenait à livrer sa belle-fille et ses petits-enfants au soleil avec ses rayons aux dents capables d'écharper un pachyderme rien qu'en l'effleurant. Ses fils, sans état d'âme, exécutèrent *illico* les ordres de leur mère. Ils faisaient des va-et-vient entre le septième étage de l'immeuble Family et le parking. Ils y jetaient les bagages de la veuve de leur frère aimé et ceux de leurs propres nièces sur un bitume incandescent qui ne voulait pas qu'on l'importunât sous ce soleil de plomb. Pendant ce temps, Gbagba accablait, bombardait, atomisait Limaniya de toutes les plus belles affreuses injures du globe. Cela se fit devant Koba et Yèrèlon qui venaient juste de rentrer de l'école.

Agenouillée, Limaniya, comme une élève de l'école coranique répétait spasmodiquement « maman s'il te plaît, pour l'amour de Dieu accorde-moi quelques jours pour réunir un peu d'argent pour louer une maison ». Mais rien à faire. Gbagba n'était point née avec la sensibilité, elle était plus qu'impitoyable et ne voulut rien d'autre que le départ de Limaniya et de ses fillettes. Cette femme qui avait effectué le pèlerinage à la Mecque était loin d'être une sainte. Son attitude était méphistophélique !

Le Hadj, pour qu'il soit valable, agréé, disent les docteurs de l'Islam, il faut débarrasser son âme de tous les péchés accumulés consciemment ou inconsciemment en demandant pardon à ses

proches avant le voyage, il faut paupériser son corps de toute souillure morale et spirituelle en méditant beaucoup; il faut arracher avec vigueur le chiendent qui ne permet pas à notre esprit de germer dans les jardins de la vertu. Faire le pèlerinage, c'est désarmer son cœur de toute iniquité. Visiblement, Gbagba n'avait pas fait cette préparation psychologique avant de partir fouler le sol Mécquois. L'effet qui se produit est que ce pèlerin revenu de la Mecque voit les traces de l'imperfection de ses actes d'adoration, son Hadj n'est pas agréé et cela le pousse à persister, à s'enfoncer dans la perdition. Quelle perdition ! La belle mère de Limaniya semblait faire partie de ce lot de pèlerins hypocrites, égarés. Elle congédia sa belle-fille sans un sous alors qu'elle était l'unique responsable de la « crise financière » que vivait sa bru.

Mamirou avant de trépasser alimenta les comptes bancaires de Limaniya et des fillettes. Cet argent avait été utilisé pour payer les frais de scolarité des fillettes et les frais d'électricité et d'eau pendant le veuvage et jusqu'à maintenant. Elle était donc épuisée financièrement, les petites économies faites avant son licenciement avait été mangées par les dépenses domestiques faites pour entretenir sa belle-famille ; sa belle-mère la jetait à la rue en la dépossédant du seul bien que Mamirou avait laissé comme héritage.

Six mois s'étaient écoulés depuis la mort hâtive et mystérieuse de Douha Mamirou, mari de Limaniya, mère de Koba et Yèrèlon. Limaniya et ses enfants venaient de se faire expulser de la maison de son défunt mari. La belle-mère prétextait que Limaniya n'était pas unie à son fils légalement. Ainsi, elle serait, elle et ses autres fils les uniques héritiers de Mamirou. Quel égoïsme ! Quelle cruauté ! Quelle barbarie ! Limaniya en pleure saisit ses deux fillettes et sortit de l'appartement 07 de l'immeuble Family. Elle se retourna et observa longuement sa belle-mère qui ricanait, esquissait des pas de danses pendant que ses fils la regardaient avec un regard de dégoût comme celui qu'on jette sur une pauvre mendiante pauvre.

Limaniya quitta Abidjan et alla trouver refuge chez sa mère dans une ville située à quarante-cinq kilomètres d'Abidjan. Avant de quitter la Perle des Lagunes, Limaniya appela le Canadien et lui expliqua tout. Ce dernier choqué par l'attitude de sa mère et de ses frères aînés se sentait très impuissant. Il put simplement mettre sa belle-sœur en contact avec un vieux couple blanc auquel elle devait confier ses enfants. Cela leur permettrait de suivre les cours normalement.

La séparation temporaire fut difficile et douloureuse. C'était la première fois que Limaniya se séparait de ses fillettes depuis le décès de Mamirou. Il fallait qu'elle rompe la promesse qu'elle avait faite à Mamirou il y a quelques mois. Elle devait faire un break ; les événements récents l'avaient assassinée moralement et psychologiquement.

Limaniya avait failli perdre sa foi, celle-ci menaçait de s'évader du cœur de Limaniya. Elle-même ne comprenait pas pourquoi Dieu, L'Unique, Le Miséricordieux, Le Juste pouvait permettre de telles injustices ici-bas. Limaniya vivait, mais n'était plus vivante. Elle regardait, mais ne voyait plus. Elle se trouvait ensevelie de doute sur l'existence d'une puissance divine unique ; elle commençait à essayer d'admettre la thèse des philosophes athées tels Nietzsche, Voltaire par exemple. Des pensées blasphématoires circulaient dans le siège de sa raison. Toutefois elle n'oubliait pas de s'acquiescer de ses cinq prières quotidiennes. Car malgré le fait qu'elle vivait dans un désert elle se disait que si elle devait mourir, il serait mieux d'avoir une belle fin. Cette propos de l'auteur de *L'échelle sans fin* trottaient dans sa tête : « Toute vie juste n'est plus juste si à l'heure de la mort, elle se laisse surprendre en état d'iniquité ».